

A Ethe, un imposant monument rend hommage aux victimes des atrocités allemandes.



© Valérie Carlier

## 22 AOÛT SANGLANT

Le 22 août 1914, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> armées françaises venant de l'est de la France se mettent en marche vers deux objectifs situés dans le sud de la Belgique: Arlon et Neufchâteau. Il s'agit d'une aventure guerrière, mise en œuvre de manière imbécile par des généraux inconscients. L'historien Jean-Claude Delhez le déplore en des termes qui ne souffrent d'ambiguïté: «On reproduit l'incantation de Joffre selon laquelle "l'ennemi sera attaqué partout où on le rencontrera", mais on ne planifie aucune attaque, pas plus qu'on ne met en garde contre un soudain nez-à-nez avec les casques à pointe! C'est un peu comme si, le 22 août, on quittait le cantonnement A pour se rendre au cantonnement B et, entre les deux, qu'il n'y avait qu'à marcher. C'est d'ailleurs ainsi que les exécutants vont l'entendre. Au moment de la grande offensive, attendue depuis trois semaines que la guerre est déclarée, préparée depuis des années par les plans d'opérations, les Langle, Maistre, Ruffey et Grossetti ont, il n'y a pas d'autre mot, torché un ordre qui est une insulte à l'intelligence. Ils ne tiennent aucun compte des renseignements gla-

nés jusque-là sur l'ennemi par leurs propres organes de reconnaissance, et ils s'assoient sur les spécificités militaires du terrain. Que contiennent les ordres transmis à la troupe? Des axes de marche, parallèles les uns aux autres (...) A ce stade de la bataille, c'est-à-dire avant même qu'elle n'ait eu lieu, on peut déjà conclure que la partie s'annonce mal pour les troupes françaises. Voilà deux généraux d'armée et leurs chefs d'état-major qui expédient près d'une trentaine de divisions au combat avec la légèreté d'un chef de gare (...)»<sup>(1)</sup>

Cette manière de faire va déboucher sur de multiples batailles improvisées qui s'avèreront extrêmement meurtrières. Comme l'explique encore Jean-Claude Delhez, ces «combats de rencontre (...) interviennent à l'endroit où se croisent les routes de marche des adversaires (...) La confusion naît facilement d'une telle situation, où surgit un adversaire qu'on n'attendait pas, sur un terrain qu'on découvre, dont le relief et les bois perturbent les communications, et tout cela avec des troupes qui vivent à cette occasion leur baptême du feu.»<sup>(1)</sup> Résultat: un bain de sang. Jean-Claude Delhez estime que les pertes totales sur le front central à la date

du 25 août atteignent le chiffre de 128 000 soldats. Soit 80 000 Français et 48 000 Allemands. Parmi eux, 40 000 morts soit 25 000 Français et 15 000 Allemands<sup>(1)</sup>. Au cours de la seule journée du 22 août, quinze combats importants ont lieu, dont la moitié dans le sud de la Belgique. Citant des chiffres encore plus terribles que ceux de Jean-Claude Delhez, le docteur en histoire Michaël Bourlet écrit que «le 22 août 1914 est devenue la journée la plus meurtrière de l'histoire de France: entre 20 000 et 30 000 soldats meurent au combat, principalement en Belgique. Les noms de Virton, Ethe, Rossignol, Neufchâteau, Bertrix, Maisin et Paliseul sont synonymes d'échecs sanglants pour l'armée française.»<sup>(2)</sup>

Ces noms évoquent aussi d'innombrables atrocités commises par les Allemands. Par exemple, dans le petit village de Gomery, où des centaines de blessés français avaient trouvé assistance au sein de l'ambulance improvisée dans le château de la famille de Gerlache. «Ma tante avait fait autant de place qu'elle le pouvait, les blessés étaient partout. Le billard faisait office de table d'opération (voir photo). Le 23 août, quand les Allemands sont arrivés, ma parente qui parlait leur langue a pu les convaincre de ne pas s'en prendre aux blessés français, qui ont été évacués plus tard. Malheureusement, d'autres soldats qui étaient soignés dans une maison du village

n'ont pas échappé à la barbarie», nous explique le baron Bernard de Gerlache, l'actuel propriétaire des lieux.

Ces deux cents autres blessés français, des soldats appartenant au 26<sup>e</sup> d'artillerie, connaissent en effet un sort horrible. «Les Allemands ont mis le feu à l'ambulance où il se trouvaient et ils tuaient tous ceux qui voulaient en sortir. Certains sont morts dans le brasier et ceux qui sortaient, tantôt tirés comme des lapins, tantôt conduits non loin de là, devant un mur ont fini sous les balles d'un peloton d'exécution», nous explique Francis Roger de l'asbl «Sur les pas de la mémoire». Un livre ancien évoque ces crimes de guerre: «Immédiatement, le village fut en feu; les pauvres blessés français, ne s'imaginant guère qu'on voulait les brûler vifs, se tenaient en repos. Ils ne tardèrent pas à comprendre; et dans un sursaut d'énergie, car la plupart étaient gravement blessés, ils voulurent s'enfuir. Mais les tigres veillaient l'arme au poing, et au fur et à mesure que les malheureux Français, l'œil hagard, apparaissaient sur le pas des portes ou dans l'embrasure des fenêtres, une pluie de mitraille s'abattait sur eux. Croyant échapper au massacre et à l'incendie, une cinquantaine de ces infortunés s'étaient réfugiés dans une cave: ils y périrent asphyxiés. Ce fut un spectacle horrible que ces scènes de sauvagerie jusqu'ici insoupçonnées: ces brasiers d'où émanaient des odeurs de chair grillée, ces appels déchirants, ces supplications, ces cris mêlés aux hurlements des bêtes affolées, pour qui non plus il n'y avait pas eu de pitié, et ces cadavres à demi-vêtus et disparaissant tour à tour sous les avalanches de débris calcinés, et tout cela voulu froidement, accompli méthodiquement, sans que la moindre hésitation ait passé sur la face des fauves!»<sup>(3)</sup>

Cent ans plus tard, l'artère où se sont déroulées ces atrocités s'appelle la rue des Martyrs – il y en a trop en Wallonie... – et Francis Roger nous montre le bâtiment qui faisait office d'ambulance. Discrètement, au-dessus, des lettres gravées dans la pierre rappellent le drame, mais elles ont tendance à s'effacer. Notre guide nous emmène aussi tout près de là, à Ethe, sur une route très passante où, le 22 août 1914, l'armée allemande n'a pas hésité à exécuter quelque 70 prisonniers français du 103<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

Un crime de guerre parmi de nombreux autres: à Ethe, pas moins de



© Valérie Carlier

Dans le château de Gomery, le baron et la baronne Bernard de Gerlache nous montrent le billard qui faisait office de table d'opération pour les soldats français en août 1914. Ci-contre, Marc Toulmonde se trouve à proximité des prairies où les Allemands procédèrent à plusieurs exécutions collectives de civils.



© Valérie Carlier

218 civils ont péri soit asphyxiés ou carbonisés dans leurs maisons incendiées, soit sous les balles de lâches ayant revêtu l'uniforme. Dans un livre paru dans les années '20, l'archiviste général du Royaume se livrait à un décompte macabre pour interpellé ses contemporains: «Dans le nombre, se trouvaient 91 hommes et femmes, laissant 115 orphelins de moins de 18 ans. Il y eut, en outre, parmi les victimes, 68 célibataires, 30 enfants de 2 à 17 ans, 45 sexagénaires, 17 septuagénaires et 2 personnes de 81 ans.»<sup>(4)</sup> Les mots ne sont jamais assez forts. Les décomptes le sont encore moins. Ils ne nous restituent pas les cris, les pleurs, la peur. L'odeur du sang et de la mort.

Avec Marc Toulmonde, un habitant d'Ethe lui aussi très actif au sein de l'asbl «Sur les pas de la mémoire», nous voici près de trois prairies – le pré Padou, le pré Paquis, le pré Flamion – où, les 23 et 24 août 1914, des dizaines de civils ont été fusillés. «Ici, l'herbe était devenue rouge

du sang des innombrables victimes des atrocités allemandes», commente notre guide. Mais aujourd'hui, c'est de nouveau le vert qui l'emporte dans cet environnement bucolique qui fait le charme de la Gaume. Tout près de là, un très beau monument commémore ce terrible passé. Comme il y a beaucoup d'innocents qui ont été tués ici, l'édifice est imposant. Mais la pierre reste froide. Elle ne remplace pas les vies assassinées. Qu'on le veuille ou non, le temps parvient toujours à tout banaliser. Le temps est malheureusement l'allié des criminels. ■

<sup>(1)</sup> Jean-Claude Delhez, «La Bataille des frontières», *Economica*, Paris, 2013.

<sup>(2)</sup> Michaël Bourlet, «La Belgique et la Grande Guerre», *Soteka*, Paris, 2012.

<sup>(3)</sup> «Les journées d'août 1914 dans le Luxembourg belge», *L. Opdebeek, Borgerhout, Anvers, 1919.*

<sup>(4)</sup> Joseph Cuvelier, «La Belgique et la guerre – Tome 2: L'invasion allemande», *Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921.*

## « VIVE LA BELGIQUE ! VIVE LA F... »

Jean Dauphin – 90 ans, bon pied bon œil et un verre de pastis par jour – nous raconte ces grand-mères du village de Latour (Gaume) qui l'interpellaient souvent alors qu'il commençait sa carrière d'instituteur : « C'était à la fin des années 40, alors que la Seconde Guerre venait de se terminer. Ces veuves craignaient qu'on oublie les horreurs commises par les Allemands lors de la terrible journée du 24 août 1914. Alors, elles m'ont demandé de transmettre ces moments de notre histoire à mes élèves. » In fine, Jean Dauphin s'est engagé bien plus loin que cela, créant le musée Baillet-Latour consacré à la bataille des frontières. Malgré son âge, nonobstant le fait qu'il a dû raconter cette triste histoire à des milliers de reprises, on ressent encore une profonde indignation chez Jean Dauphin quand il décrit ce qui s'est passé ici : « Un officier allemand a réquisitionné tous les hommes valides du village avec ordre d'aller ramasser les blessés allemands à Ethe. Ils partirent à 73 et seuls deux revinrent. Ils ont été fusillés un par un dans une prairie. »

Les villages de la Gaume ont par-

tagé beaucoup de souffrances en 1914: le crime de guerre évoqué par Jean Dauphin a eu lieu précisément au lieu-dit « Le Paquis », où nous avait conduit le Virtonais Marc Toulmonde (lire page 136). Et comme tous les récits s'imbriquent, le fondateur du musée Baillet-Latour nous parle aussi de Rossignol. Un autre village des environs où, indique-t-il, « les Français ont perdu des milliers d'hommes en quelques heures de combat ». Il confirme ainsi ce que nous lisons sous la plume de l'historien Jean-Claude Delhez qui, faisant le bilan de la journée du combat de Rossignol, avance le chiffre de 11 900 soldats français tués, blessés et prisonniers pour des pertes allemandes évaluées à 3 500 hommes. Une incroyable boucherie, résultant notamment de l'inadéquation du commandement français, déjà expliquée en page 136 de ce supplément. Jean-Claude Delhez établit notamment cette comparaison qui en dit long sur l'importance des pertes françaises : « Dans la seule bataille de Rossignol sont

*Lucien-Jean Beckers, près du pont Schoppach à Arlon. Là où les Allemands ont fusillé 121 civils le 26 août 1914. Parmi eux, Marie Hurieaux, sa grand-mère qui tomba en criant « Vive la Belgique ! »*

tombés autant de soldats français que lors du siège de Diên Biên Phu, qui a duré plusieurs mois. »<sup>(1)</sup>

Aujourd'hui, à la sortie du village, sur la route qui mène à Neufchâteau, un beau monument et deux grands cimetières militaires entretenus par l'Etat français témoignent encore du sacrifice des « marsouins », ces fantassins des troupes coloniales françaises venus mourir en Gaume. L'échevin Philippe Labranche nous fait découvrir ces lieux de mémoire perdus dans la forêt. Ah, qu'ils sont esthétiques, ces cimetières militaires ! L'exacte antithèse de la fureur des guerres dont ils célèbrent les combattants. Tout en banalisant leurs souffrances. Forcément.

Notre guide, l'échevin Labranche, nous explique qu'il est lui-même le fils d'un civil qui a été fusillé par les Allemands. C'est qu'à Rossignol comme en tellement d'autres lieux, les Allemands s'en prirent aussi aux civils à l'issue de leurs combats avec les Français.

En 1921, dans un livre consacré à l'invasion allemande, Joseph Cuvelier décrit ces atrocités : « Le 23 août (...), en un clin d'œil, des flammes s'élevèrent de toutes parts. Les habitants, qui s'étaient réfugiés dans leurs caves depuis le commencement de la bataille, s'enfuirent épouvantés dans la direction de l'église,

où ils furent enfermés, après avoir été l'objet de menaces et de simulacres de fusillade. (...) Le 24 août fut consacré en grande partie à l'enterrement des morts du champ de bataille et à la relève des blessés allemands, qui furent déposés dans l'église après que les civils en eurent été expulsés. Après les avoir exposés mourants de faim et de soif au soleil torride d'une journée caniculaire on sépara les hommes des femmes et des enfants. Ceux-là allèrent rejoindre les prisonniers français dans l'enclot baptisé, dès le premier jour, "camp de la misère", ce qui en dit long sur les souffrances qu'y endurèrent nos malheureux frères d'armes. Parmi eux, se trouvait une femme, M<sup>me</sup> Hurieaux, dont le mari avait été tué sur le seuil de sa porte parce que les Français étaient parvenus à s'accrocher de longues heures durant à son usine et avaient décimé terriblement les rangs allemands »<sup>(2)</sup>.

» En voyant le cadavre de son époux, la digne femme, qui s'était réfugiée avec ses trois enfants dans sa cave, s'était précipitée vers le Boche assassin et lui avait jeté à la face sa colère, sa haine et son mépris. Cette noble conduite lui valut l'honneur de pouvoir partager le sort des femmes de son village. Le 25, les prisonniers, au nombre de plus de cent, furent emmenés à Marbehan, où on les entassa

dans un train de bestiaux qui fut dirigé sur une voie de garage près de l'entrepôt d'ArIon. Le mercredi 26, le colonel von Tessmar, du bataillon de Gotha, est mis au courant de l'arrivée des prisonniers de Rossignol. « Envoyez-les travailler à Trèves », dit-il, puis se ravisant : « Ce sont des canailles, qu'on les fusille ! » Le capitaine von Putkammer lui fait observer qu'il y a parmi eux des vieillards, des infirmes, une femme. « Qu'on les fusille ! » On les fusillera. Dix par dix, ils s'avancent et tombent, au nombre de 121, près du pont de Schoppach. Par un raffinement de cruauté, M<sup>me</sup> Hurieaux est fusillée la dernière. Elle avait été précédée au poteau fatal d'un vieillard de 80 ans, de huit septuagénaires, d'un jeune homme paralysé qui fut enterré avec sa béquille. Ce jour-là il y eut à Rossignol soixante-quatre veuves, parmi lesquelles six jeunes femmes mariées en 1914, et cent quarante-deux orphelins. »<sup>(3)</sup>

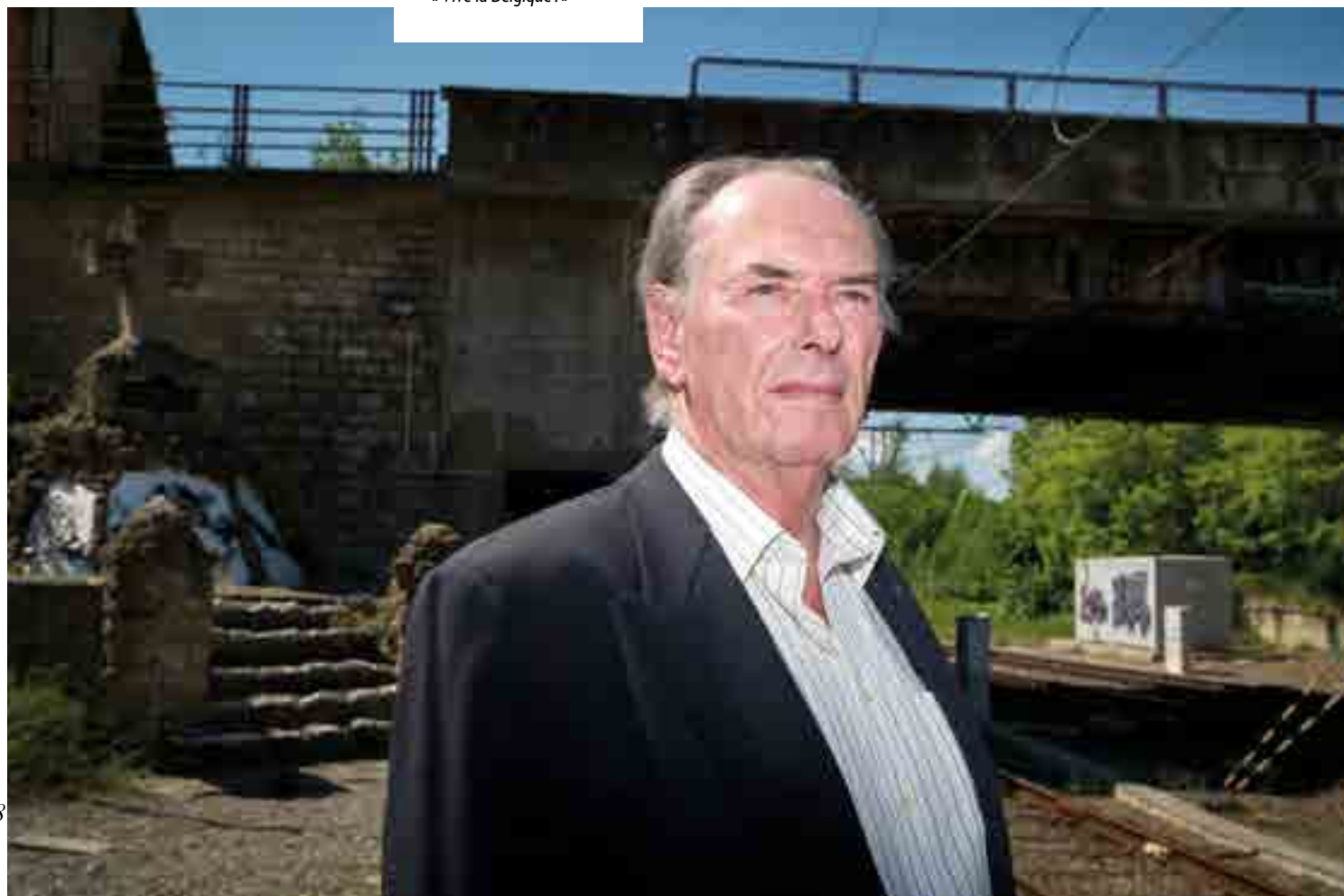
« Au moment de mourir, ma grand-mère Marie Hurieaux a crié "Vive la Belgique ! Vive la F..." C'était une femme extraordinaire. J'aurais aimé la connaître mais je ne connais que son histoire. C'est déjà cela », nous dit Lucien-Jean Beckers. On comprend mieux la portée de cette réflexion lorsque ce témoin nous explique qu'il aurait pu tout ignorer de la tragédie qui

a coûté la vie à ses deux grands-parents ! « Dans plusieurs récits de ces événements, on parle des enfants que ma grand-mère a cachés dans sa cave avant qu'elle soit arrêtée. Prénommé Jean, mon père était l'un d'eux. Il avait 7 ans. Avec son frère et sa sœur, ils ont été recueillis par des habitants du village avant de se retrouver dans une pension pour orphelins à Namur. Un jour, une dame de Bruxelles est venue s'entretenir avec ma tante pour lui proposer de l'adopter. Du haut de ses 5 ans, elle a répondu : "Oui, si vous prenez aussi mes deux frères." Cette femme qui n'avait pas d'enfant a accepté. Mon père s'est ainsi trouvé recueilli et pleinement adopté dans une famille bourgeoise de la capitale. Avec sa sœur et son frère, ils ont changé de vie et en même temps de nom. Devenu Jean Beckers, mon père a étudié le droit et il a fait une belle carrière de magistrat, notamment à la Cour d'appel de Bruxelles. C'était donc un homme épris de justice et de vérité. Toutefois, il n'a jamais rien dit à ses enfants de ce qui s'était passé à Rossignol. Pas un mot ! Pendant toute sa vie ! Il n'y a que dix ans que j'ai découvert à quel point mes aïeux ont souffert de cette tragédie. Après la mort de mon père, un ami m'a dit que j'avais le devoir de m'intéresser à leur histoire. Alors j'ai enquêté, je suis allé sur place, j'ai rencontré des autorités locales, je suis allé dans la maison où vivaient les Hurieaux. Là, dans le grenier, se trouvaient encore, oubliées de tous, des photos de mes grands-parents. Je ne les connais qu'au travers de ces documents et des ces livres qui racontent la tragédie de Rossignol, les 121 fusillés d'Arlon, et qui célèbrent cette M<sup>me</sup> Hurieaux qui a gardé la tête haute jusqu'au dernier moment pour crier l'amour de son pays à la face de ses bourreaux. Je suis fier de ce passé familial et au travers de mes recherches, c'est aussi ma propre histoire que je me suis réappropriée. » ■

<sup>(1)</sup> Jean-Claude Delhez, « La Bataille des frontières », Economica, Paris, 2013.

<sup>(2)</sup> Selon son petit-fils, Lucien-Jean Beckers, il n'est pas certain qu'Alfred Hurieaux ait été tué sur le pas de sa porte. Il a peut-être fait partie des fusillés du pont de Schoppach, le 26 août 1914.

<sup>(3)</sup> Joseph Cuvelier, « La Belgique et la guerre – Tome 2 : L'invasion allemande », Bruxelles, Henri Bertels Editeur, Bruxelles, 1921, pp. 338 et suivantes.



Marie et Alfred Hurieaux. Leurs enfants Albert, Marie-Antoinette et Jean respectivement âgés de 9, 5 et 7 ans quand ils devinrent orphelins.